

Juste iel !

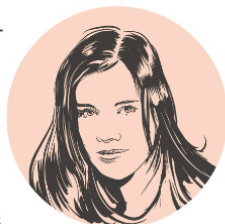
Par

MARA GOYET

Essayiste

La France a tremblé. Et pas n'importe laquelle. Celle des serments de Strasbourg, de Villers-Cotterêts et de Vaugelas, celle des 66 millions de lexicographes. Celle qui révère la sainte trinité du Grevisse, du Littré et du Bescherelle, celle dont les lois sont supérieures à celles de la République. Celle que nous habitons tous, chacun à notre manière, avec des obédiences différentes, celle qui considère unanimement que l'entrée d'un mot dans le dictionnaire est un adoubement, voire une canonisation. Bref, le pronom personnel non genré « iel » est entré dans Le Robert en ligne et, pour certains, cela fit l'effet d'un temple que l'on profanait.

Laissons de côté le débat sur l'emploi de ces néopronoms qui, comme bien d'autres, est légitime et concentrons-nous sur cette étrange confusion entre le mot et la chose. Que certains n'aient pas ce terme et ce qu'il représente, libre à eux, mais force est de constater que « iel » existe puisqu'il est employé et qu'il renvoie à une question non négligeable, celle du genre. Les dictionnaires sont peuplés de mots dont nous n'aimons pas l'idée (pour ma part : « mycose », « nazisme », « mort », « rémoulade »), la sonorité, voire l'intention (« tambouille », « boniment », « malpropre »). Ils évoquent un monde qui n'est pas toujours le nôtre (il m'arrive rarement de jointoyer). Ils font parfois des impasses douloureuses (« acheiropoïète ») et offrent des moments de soulagement (« choucroute de la mer » n'y figure pas). En somme, pour parodier la fausse citation qui ouvre « le Mépris » de Godard,



le dictionnaire ne substitue pas à nos regards un monde qui s'accorde à nos désirs.

Cette crispation révèle en outre une conception obsessionnelle de la langue qui nous touche tous à des degrés divers.

Certains préféreraient mourir que de ne pas mettre un « f » à « clef » (j'avoue tout), d'autres ont vu les barbares à nos portes lorsque « évènement » a été accepté à côté d'« événement ». Il y a les résistants qui divulguent ou partent, le vendredi soir, en vacancelle. Nous entretenons, rituellement et à raison, notre vigilance comme un feu sacré mais, en vérité, tout le plaisir est de « *mettre un bonnet rouge au vieux dictionnaire* » (Hugo), de se promener à sauts et gambades dans le vocabulaire, les niveaux de langue et les références comme Raymond Queneau. Il faut avoir confiance en notre langue, elle est forte, elle finit par se débarrasser d'anglicismes (« smart »), déterre des mots anciens (« daron »), elle est fidèle, inventive et fluctuante.

En outre, si la langue peut s'avérer dangereuse, c'est davantage en pervertissant les mots, en euphémisant ou travestissant le réel comme l'a montré Orwell.

Il faut avoir confiance en notre langue, elle est forte, fidèle, inventive et fluctuante.

Plutôt que de craindre que le « iel » nous tombe sur la tête, il faudrait, par exemple, se préoccuper de la manière dont le terme « victime » est devenu une insulte dans les cours de récréation. Plutôt que de craindre qu'il y ait trop de mots nouveaux, il faut se méfier, au contraire, d'un vocabulaire qui se raréfie (relire Victor Klemperer).

En somme, il faut rassurer ceux qui, à l'idée d'une possibilité d'un « iel », sont marris : *tous vat bien se passé.* **M. G.**